

Enfin , après un court intervalle de temps , et sous Périclès , les Athéniens , dans plus d'une occasion , eurent l'insolence d'avouer qu'ils ne connoissoient plus d'autre droit des gens , que la force ¹.

SECTION TROISIÈME.

SIÈCLE DE PÉRICLÈS*.

PÉRICLÈS.

Périclès s'aperçut de bonne heure , que sa naissance et ses richesses lui donnoient des droits , et le rendoient suspect. Un autre motif augmentoit ses alarmes. Des vieillards qui avoient connu Pisistrate , croyoient le trouver dans le jeune Périclès ; c'étoient , avec les mêmes traits , le même son de voix , et le même talent de la parole ² : il falloit se faire pardonner cette ressemblance , et les avantages dont elle étoit accompagnée. Périclès consacra ses premières années à l'étude de la philosophie , sans se mêler des affaires publiques , et ne paroissant ambitionner d'autre distinction , que celle de la valeur ³.

Après la mort d'Aristide et l'exil de Thémistocle , Cimon prit les rênes du gouverne-

¹ Thucyd. lib. 5. cap. 89 , etc.
² qu'à l'an 404 avant J. C.
³ Plut. in Per. p. 155.
 * Depuis l'an 444 jus- 3 Id. ibid.

ment ; mais souvent occupé d'expéditions lointaines , il laissoit la confiance des Athéniens flotter entre plusieurs concurrens incapables de la fixer. On vit alors Périclès se retirer de la société , renoncer aux plaisirs , attirer l'attention de la multitude par une démarche lente , un maintien décent , un extérieur modeste et des mœurs irréprochables ¹. Il parut enfin à la tribune , et ses premiers essais étonnèrent les Athéniens. Il devoit à la nature d'être le plus éloquent des hommes , et au travail d'être le premier des orateurs de la Grèce.

Les maîtres célèbres qui avoient élevé son enfance , continuant à l'éclairer de leurs conseils , remontoient avec lui aux principes de la morale et de la politique ; son génie s'approprioit leurs connoissances ² ; et de là , cette profondeur , cette plénitude de lumières , cette force de style qu'il savoit adoucir au besoin , ces grâces qu'il ne négligeoit point , qu'il n'affecta jamais , tant d'autres qualités qui le mirent en état de persuader ceux qu'il ne pouvoit convaincre , et d'entraîner ceux mêmes qu'il ne pouvoit ni convaincre , ni persuader.

On trouvoit dans ses discours une majesté imposante sous laquelle les esprits restoient accablés. C'étoit le fruit de ses conversations avec le philosophe Anaxagore , qui en lui développant le principe des êtres , et les phéno-

¹ Plut. in Per. p. 154 et 155.
² cap. II. t. I. p. 345. Diod. Sic. lib. 12. p. 96.
³ Cicer. de clar. orat. 3 Plut. in Per. p. 156.

mènes de la nature, sembloit avoir agrandi son ame naturellement élevée ¹.

On n'étoit pas moins frappé de la dextérité avec laquelle il pressoit ses adversaires, et se déroboit à leurs poursuites. Il la devoit au philosophe Zénon d'Elée, qui l'avoit plus d'une fois conduit dans les détours d'une dialectique captieuse, pour lui en découvrir les issues secrètes ²; aussi l'un des plus grands antagonistes de Périclès disoit souvent: „Quand je l'ai terrassé, et que je le tiens sous moi, il s'écrie, „qu'il n'est point vaincu, et le persuade à „tout le monde ³.”

Périclès connoissoit trop bien sa nation, pour ne pas fonder ses espérances sur le talent de la parole; et l'excellence de ce talent, pour n'être pas le premier à le respecter. Avant que de paroître en public, il s'avertissoit en secret qu'il alloit parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens ⁴.

Cependant ils s'éloignoit le plus qu'il pouvoit de la tribune, parce que, toujours ardent à suivre avec lenteur le projet de son élévation, il craignoit d'effacer par de nouveaux succès l'impression des premiers, et de porter trop tôt l'admiration du peuple à ce point, d'où elle ne peut que descendre. On jugea qu'un orateur qui dédaignoit des applaudissemens dont il étoit assuré, méritoit la confiance

¹ Plut. in Per. p. 156. præc. ger. reip. t. 2. p. 802.
² Id. ibid. p. 154. ⁴ Plut. apopht. t. 2. p.
³ Id. ibid. p. 156. Id. 186.

qu'il ne cherchoit pas, et que les affaires dont il faisoit le rapport, devoient être bien importantes, puisqu'elles le forçoient à rompre le silence ¹.

On conçut une haute idée du pouvoir qu'il avoit sur son ame, lorsqu'un jour que l'assemblée se prolongea jusqu'à la nuit, on vit un simple particulier ne cesser de l'interrompre et de l'outrager, le suivre avec des injures jusque dans sa maison; et Périclès ordonner froidement à un de ses esclaves de prendre un flambeau, et de conduire cet homme chez lui ².

Quand on vit enfin que par-tout il monroit non-seulement le talent, mais encore la vertu propre à la circonstance; dans son intérieur, la modestie et la frugalité des temps anciens; dans les emplois de l'administration, un désintéressement et une probité inaltérables; dans le commandement des armées, l'attention à ne rien donner au hasard, et à risquer plutôt sa réputation que le salut de l'état ³; on pensa qu'une ame qui savoit mépriser les louanges et l'insulte, les richesses, les superfluités et la gloire elle-même, devoit avoir pour le bien public cette chaleur dévorante qui étouffe les autres passions, ou qui du moins les réunit dans un sentiment unique.

Ce fut sur-tout cette illusion qui éleva Périclès; et il sut l'entretenir pendant près de

¹ Plut. in Per. p. 155. 162, etc.
² Id. ibid. p. 154. ⁴ Id. ibid. p. 161.
³ Plut. in Per. p. 161,

quarante ans ¹, dans une nation éclairée, jalouse de son autorité, et qui se lassoit aussi facilement de son admiration, que de son obéissance.

Il partagea d'abord sa faveur avant que de l'obtenir toute entière. Cimon étoit à la tête des nobles et des riches; Périclès se déclara pour la multitude qu'il méprisoit, et qui lui donna un parti considérable. Cimon, par des voies légitimes, avoit acquis dans ses expéditions une fortune immense; il l'employoit à décorer la ville, et à soulager les malheureux. Périclès, par la force de son ascendant, disposa du trésor public des Athéniens, et de celui des alliés, remplit Athènes des chef-d'œuvres de l'art, assigna des pensions aux citoyens pauvres, leur distribua une partie des terres conquises, multiplia les fêtes, accorda un droit de présence aux juges, à ceux qui assisteroient aux spectacles et à l'assemblée générale ². Le peuple ne voyant que la main qui donnoit, fermoit les yeux sur la source où elle puisoit. Il s'unissoit de plus en plus avec Périclès, qui pour se l'attacher plus fortement encore, le rendit complice de ses injustices, et se servit de lui pour frapper ces grands coups qui augmentent le crédit en le manifestant. Il fit bannir Cimon, faussement accusé d'entretenir des liaisons suspectes avec les Lacédémoniens ³; et sous de frivoles prétextes, détruisit l'auto-

¹ Aristot. de rep. lib. 2. in Per. p. 156 et 157. cap. 12. t. 2. p. 336. Plut. ² Plut. in Cim. p. 489.

rité de l'Aréopage, qui s'opposoit avec vigueur à la licence des mœurs et des innovations ¹.

Après la mort de Cimon, Thucydide son beau-frère, tâcha de ranimer le parti chancelant des principaux citoyens. Il n'avoit pas les talens militaires de Périclès; mais aussi habile que lui à manier les esprits, il maintint pendant quelque temps l'équilibre, et finit par éprouver les rigueurs de l'ostracisme, ou de l'exil ².

Dès ce moment Périclès changea de système; il avoit subjugué le parti des riches, en flattant la multitude; il subjuga la multitude, en réprimant ses caprices, tantôt par une opposition invincible, tantôt par la sagesse de ses conseils, ou par les charmes de son éloquence ³. Tout s'opéroit par ses volontés; tout se faisoit, en apparence, suivant les règles établies; et la liberté rassurée par le maintien des formes républicaines, expiroit, sans qu'on s'en aperçût, sous le poids du génie.

Plus la puissance de Périclès augmentoit, moins il prodiguoit son crédit et sa présence. Renfermé dans un petit cercle de parens et d'amis, il veilloit, du fond de sa retraite, sur toutes les parties du gouvernement, tandis qu'on ne le croyoit occupé qu'à pacifier ou bouleverser la Grèce. Les Athéniens dociles au

¹ Plut. in Per. p. 157. et 161. ² Plut. in Per. p. 158. ³ id. ibid. p. 161.

mouvement qui les entraînoit, en respectoient l'auteur, parce qu'ils le voyoient rarement implorer leurs suffrages; et aussi excessifs dans leurs expressions que dans leurs sentimens, ils ne représentoient Périclès que sous les traits du plus puissant des dieux. Faisoit-il entendre sa voix dans les occasions essentielles? on disoit que Jupiter lui avoit confié les éclairs et la foudre¹. N'agissoit-il dans les autres que par le ministère de ses créatures? on se rappeloit que le souverain des cieus laissoit à des génies subalternes, les détails du gouvernement de l'univers.

Périclès étendit, par des victoires éclatantes, les domaines de la république: mais quand il vit la puissance des Athéniens à une certaine élévation, il crut que ce seroit une honte de la laisser s'affoiblir, et un malheur de l'augmenter encore. Cette vue dirigea toutes ses opérations; et le triomphe de sa politique fut d'avoir, pendant si long-temps, retenu les Athéniens dans l'inaction, leurs alliés dans la dépendance, et ceux de Lacédémone dans le respect.

Les Athéniens pénétrés du sentiment de leurs forces, de ce sentiment qui, dans les rangs élevés, produit la hauteur et l'orgueil, dans la multitude, l'insolence et la férocité, ne se bornerent plus à dominer sur la Grèce; ils

¹ Aristoph. in Acharn. Cicer. orat. c. 9. t. I. p. v. 529. Plut. in Per. p. 156. 426.

méditoient la conquête de l'Egypte, de Carthage, de la Sicile et de l'Etrurie. Périclès leur laissoit exhaler ces vastes projets, et n'en étoit que plus attentif aux démarches des alliés d'Athènes¹.

La république brisoit successivement les liens de l'égalité, qui avoient formé leur confédération: elle appesantissoit sur eux un joug plus humiliant que celui des barbares; parce qu'en effet on s'accoutume plus aisément à la violence, qu'à l'injustice. Entre autres sujets de plainte, les alliés reprochèrent aux Athéniens d'avoir employé à l'embellissement de leur ville, les sommes d'argent qu'ils accordoient tous les ans pour faire la guerre aux Perses. Périclès répondit, que les flottes de la république mettoient ses alliés à l'abri des insultes des barbares, et qu'elle n'avoit point d'autre engagement à remplir². A cette réponse, l'Eubée, Samos et Byzance se soulevèrent; mais bientôt après, l'Eubée rentra sous l'obéissance des Athéniens³; Byzance leur apporta le tribut ordinaire⁴; Samos, après une vigoureuse résistance, les indemnisa des frais de la guerre, livra ses vaisseaux, démolit ses murailles, et donna des otages⁵.

La ligne du Péloponèse vit dans cet exemple de vigueur, une nouvelle preuve du des-

¹ Isocr. de pac. t. I. p. 402. Plut. in Per. p. 164. ² Plut. in Per. p. 158. ³ Thucyd. lib. I. c. 114. ⁴ Diod. Sic. lib. 12. p. 75. ⁵ Thucyd. lib. I. c. 117. Id. ibid. Plut. in Per. p. 167.

potisme que les Athéniens exerçoient sur leurs alliés, et qu'ils feroient un jour éprouver à leurs ennemis. Depuis long-temps alarmée de leurs progrès rapides, nullement rassurée par les traités qu'elle avoit faits avec eux, et qu'on avoit confirmés par une trêve de trente ans¹ *, elle auroit plus d'une fois arrêté le cours de leurs victoires, si elle avoit pu vaincre l'extrême répugnance des Lacédémoniens pour toute espèce de guerre.

Telle étoit la disposition des esprits, parmi les nations de la Grèce. Périclès étoit odieux aux unes, redoutable à toutes. Son règne, car c'est le nom qu'on peut donner à son administration², n'avoit point été ébranlé par les cris de l'envie, et encore moins par les satires ou les plaisanteries qu'on se permettoit contre lui sur le théâtre, ou dans la société. Mais à cette espèce de vengeance qui console le peuple de sa foiblesse, succédèrent à la fin des murmures sourds, et mêlés d'une inquiétude sombre, qui présageoient une révolution prochaine. Ses ennemis n'osant l'attaquer directement, essayèrent leurs armes contre ceux qui avoient mérité sa protection ou son amitié.

Phidias, chargé de la direction des superbes monumens qui décorent Athènes, fut dénoncé pour avoir soustrait une partie de l'or dont il devoit enrichir la statue de Minerve:

¹ Thucyd. lib. 1. c. 115. cyd. p. 104.)

² L'an 445 avant J. C. ² Thucyd. lib. 2. c. 65. Plut. in Per. p. 156.

il se justifia, et ne périt pas moins dans les fers. Anaxagore, le plus religieux peut-être des philosophes, fut traduit en justice, pour crime d'impiété, et obligé de prendre la fuite. L'épouse, la tendre amie de Périclès, la célèbre Aspasia, accusée d'avoir outragé la religion par ses discours, et les mœurs par sa conduite, plaida sa cause elle-même; et les larmes de son époux la déroberent à peine à la sévérité des juges¹.

Ces attaques n'étoient que le prélude de celles qu'il auroit essayées, lorsqu'un événement imprévu releva ses espérances, et raffermir son autorité.

GUERRE DU PÉLOPONESE.

Corcyre faisoit depuis quelques années² la guerre à Corinthe, dont elle tire son origine. Suivant le droit public de la Grèce, une puissance étrangère ne doit point se mêler des différends élevés entre une métropole et sa colonie. Mais il étoit de l'intérêt des Athéniens de s'attacher un peuple dont la marine étoit florissante, et qui pouvoit, par sa position, favoriser le passage de leurs flottes en Sicile et en Italie. Ils le reçurent dans leur alliance, et lui envoyèrent des secours. Les Corinthiens publièrent que les Athéniens avoient rompu la trêve.

Potidée, autre colonie des Corinthiens, avoit

¹ Diod. Sic. lib. 12. p. in pac. v. 604.

95. Plut. in Per. p. 169. ² Thucyd. lib. 1. c. 25. Philoch. ap. schol. Aristoph. etc.

embrassé le parti des Athéniens. Ces derniers, soupçonnant sa fidélité, lui ordonnèrent, non-seulement de leur donner des otages, mais encore de démolir ses murailles, et de chasser les magistrats, que, suivant l'usage, elle recevoit tous les ans de sa métropole. Potidée se joignit à la ligue du Péloponèse, et les Athéniens l'assiégèrent ¹.

Quelque temps auparavant, les Athéniens avoient, sous quelques légers prétextes, interdit l'entrée de leurs ports et de leurs marchés à ceux de Mégare, alliés de Lacédémone ². D'autres villes gémissaient sur la perte de leurs lois et de leur liberté.

Corinthe, qui vouloit susciter une guerre générale, épousa leurs querelles, et sut les engager à demander une satisfaction éclatante aux Lacédémoniens, chefs de la ligue du Péloponèse ³. Les députés de ces différentes villes arrivent à Lacédémone : on les assemble ; ils exposent leurs griefs, avec autant d'aigreur que de véhémence ; ils disent ce qu'ils ont souffert, ce qu'ils ont à craindre, tout ce que prescrit une juste vengeance, tout ce qu'inspirent la jalousie et la haine. Quand les esprits sont disposés à recevoir de plus fortes impressions, un des ambassadeurs de Corinthe prend la parole ⁴, et reproche aux Lacédémoniens

¹ Thucyd. lib. I. c. 56.

² Id. ibid. c. 67. Diod. Sic. lib. 12. p. 96.

³ Thucyd. ibid.

⁴ Id. ibid. l. I. c. 68.

cette bonne-foi qui ne leur permet pas de soupçonner la mauvaise-foi des autres ; cette modération dont on leur fait un mérite, et qui les rend si indifférens aux intérêts des puissances voisines. » Combien de fois vous avons-nous avertis des projets des Athéniens ? et qu'est-il nécessaire de vous les rappeler encore ? » Corcyre, dont la marine pouvoit, dans l'occasion, si bien seconder nos efforts, est entrée dans leur alliance ; Potidée, cette place qui assuroit nos possessions dans la Thrace, va tomber entre leurs mains. Nous n'accusons que vous de nos pertes ; vous qui, après la guerre des Mèdes, avez permis à nos ennemis de fortifier leur ville, et d'étendre leurs conquêtes ; vous qui êtes les protecteurs de la liberté, et qui, par votre silence, favorisez l'esclavage ; vous qui délibérez, quand il faut agir, et qui ne songez à votre défense, que quand l'ennemi tombe sur vous avec toutes ses forces. Nous nous en souvenons encore : les Mèdes sortis du fond de l'Asie avoient traversé la Grèce, et pénétré jusqu'au Péloponèse, que vous étiez tranquilles dans vos foyers. Ce n'est pas contre une nation éloignée, que vous aurez à combattre ; mais contre un peuple qui est à votre porte, contre ces Athéniens dont vous n'avez jamais connu, dont vous ne connoissez pas encore les ressources et le caractère. Esprits ardents à former des projets ; habiles à les varier dans les occasions ; si prompts

» à les exécuter, que posséder et désirer est
 » pour eux la même chose; si présomptueux,
 » qu'ils se croient dépouillés des conquêtes qu'ils
 » n'ont pu faire; si avides, qu'ils ne se bor-
 » nent jamais à celles qu'ils ont faites: nation
 » courageuse et turbulente, dont l'audace s'ac-
 » croît par le danger, et l'espérance par le mal-
 » heur; qui regarde l'oisiveté comme un tour-
 » ment, et que les dieux irrités ont jetée sur
 » la terre, pour n'être jamais en repos, et n'y
 » jamais laisser les autres.

» Qu'opposez-vous à tant d'avantages? des
 » projets au-dessous de vos forces, la méfian-
 » ce dans les résolutions les plus sages, la len-
 » teur dans les opérations, le découragement
 » aux moindres revers, la crainte d'étendre vos
 » domaines, la négligence à les conserver. Tout,
 » jusqu'à vos principes, est aussi nuisible au
 » repos de la Grèce, qu'à votre sûreté. N'at-
 » taquer personne, se mettre en état de n'être
 » jamais attaqué; ces moyens ne nous pa-
 » roissent pas toujours suffisans pour assurer le
 » bonheur d'un peuple: vous voulez qu'on ne
 » repousse l'insulte, que lorsqu'il n'en résulte
 » absolument aucun préjudice pour la patrie:
 » maxime funeste, et qui, adoptée des nations
 » voisines, vous garantiroit à peine de leurs
 » invasions.

» O Lacédémoniens! votre conduite se res-
 » sent trop de la simplicité des premiers siè-
 » cles. Autre temps, autres mœurs, autre sys-
 » tème. L'immobilité des principes ne convient

» droit qu'à une ville qui jouiroit d'une paix
 » éternelle; mais dès que, par ses rapports
 » avec les autres nations, ses intérêts devien-
 » nent plus compliqués, il lui faut une poli-
 » tique plus raffinée. Abjurez donc, à l'exem-
 » ple des Athéniens, cette droiture qui ne sait
 » pas se prêter aux événemens; sortez de cette
 » indolence qui vous tient renfermés dans l'en-
 » ceinte de vos murs; faites une irruption dans
 » l'Attique; ne forcez pas des alliés, des amis
 » fidèles, à se précipiter entre les bras de
 » vos ennemis; et placés à la tête des nations
 » du Péloponèse, montrez-vous dignes de l'em-
 » pire que nos pères déférèrent à vos vertus."

Des députés Athéniens, que d'autres affai-
 res avoient amenés à Lacédémone, demandè-
 rent à parler, non pour répondre aux accu-
 sations qu'ils venoient d'entendre; les Lacé-
 démoniens n'étoient pas leurs juges; ils von-
 loient seulement engager l'assemblée à suspen-
 dre une décision qui pouvoit avoir des suites
 cruelles.

Ils rappellèrent avec complaisance les ba-
 tailles de Marathon et de Salamine. C'étoient
 les Athéniens qui les avoient gagnées, qui
 avoient chassé les barbares, qui avoient sauvé
 la Grèce. Un peuple capable de si grandes
 choses, méritoit sans doute des égards. L'envie
 lui fait un crime aujourd'hui de l'autorité qu'il
 exerce sur une partie des nations Grecques;

mais c'est Lacédémone qui la lui a cédée : il la conserve, parce qu'il ne pourroit l'abandonner sans danger : cependant il préfère, en l'exerçant, la douceur à la sévérité; et s'il est obligé d'employer quelquefois la rigueur, c'est que le plus foible ne peut être retenu dans la dépendance, que par la force. » Que Lacédémone ne cesse d'écouter les plaintes injustes des alliés d'Athènes, et la jalouse fureur de ses propres alliés : qu'avant de prendre un parti, elle réfléchisse sur l'importance des intérêts qu'on va discuter, sur l'incertitude des événemens auxquels on va se soumettre. Loin cette ivresse qui ne permet aux peuples d'écouter la voix de la raison, que lorsqu'ils sont parvenus au comble de leurs maux; qui fait que toute guerre finit par où elle devoit commencer. Il en est temps encore; nous pouvons terminer nos différends à l'amiable, ainsi que le prescrivent les traités: mais si, au mépris de vos sermens, vous rompez la trêve, nous prendrons à temoins les dieux vengeurs du parjure, et nous nous préparerons à la plus vigoureuse défense. »

Ce discours fini, les ambassadeurs sortirent de l'assemblée; et le roi Archidamus, qui joignoit une longue expérience à une profonde sagesse, s'apercevant, à l'agitation des esprits, que la guerre étoit inévitable, voulut du moins en retarder le moment.

» Peuple de Lacédémone, dit-il ¹, j'ai été

¹ Thucyd. l. I. c. 79.

» témoin de beaucoup de guerres; ainsi que plusieurs d'entre vous; et je n'en suis que plus porté à craindre celle que vous allez entreprendre. Sans préparatifs et sans ressource, vous voulez attaquer une nation exercée dans la marine, redoutable par le nombre de ses soldats et de ses vaisseaux, riche des productions de son pays, et des tributs de ses alliés. Qui peut vous inspirer cette confiance? Est-ce votre flotte? mais quel temps ne faudroit-il pas pour la rétablir? Est-ce l'état de vos finances? mais nous n'avons point de trésor public ², et les particuliers sont pauvres. Est-ce l'espérance de détacher les alliés d'Athènes? mais comme la plupart des insulaires, il faudroit être maître de la mer, pour exciter et entretenir leur défection. Est-ce le projet de ravager les plaines de l'Attique, et de terminer cette grande querelle dans une campagne? eh! pensez-vous que la perte d'une moisson, si facile à réparer dans un pays où le commerce est florissant, enragera les Athéniens à vous demander la paix? Ah! que je crains plutôt que nous ne laissions cette guerre à nos enfans, comme un malheureux héritage! Les hostilités des villes et des particuliers sont passagères; mais quand la guerre s'allume entre deux puissans états, il est aussi difficile d'en prévoir les suites, que d'en sortir avec honneur.

¹ Plut. apophth. lac. t.

² Thucyd. l. I. c. 79.

² p. 217.

„Je ne suis pas d'avis de laisser nos alliés
 „dans l'oppression ; je dis seulement qu'avant
 „de prendre les armes, nous devons envoyer
 „des ambassadeurs aux Athéniens, et entamer
 „une négociation. Ils viennent de nous pro-
 „poser cette voie ; et ce seroit une injustice
 „de la refuser. Dans l'intervalle, nous nous
 „adresserons aux nations de la Grèce, et, puis-
 „que la nécessité l'exige, aux barbares eux-
 „mêmes, pour avoir des secours en argent et
 „en vaisseaux : si les Athéniens rejettent nos
 „plaintes, nous les réitérerons après deux ou
 „trois ans de préparatifs ; et peut-être les trou-
 „verons-nous alors plus dociles.

„La lenteur qu'on nous attribue, a toujours
 „fait notre sûreté : jamais les éloges ni les re-
 „proches ne nous ont portés à des entrepri-
 „ses téméraires. Nous ne sommes pas assez
 „habiles pour rabaisser, par des discours élo-
 „quens, la puissance de nos ennemis ; mais
 „nous savons que pour nous mettre à portée
 „de les vaincre, il faut les estimer, juger de
 „leur conduite par la nôtre, nous prémunir
 „contre leur prudence, ainsi que contre leur
 „valeur, et moins compter sur leurs fautes,
 „que sur la sagesse de nos précautions. Nous
 „croyons qu'un homme ne diffère pas d'un
 „autre homme ; mais que le plus redoutable
 „est celui qui, dans les occasions critiques, se
 „conduit avec le plus de prudence et de lu-
 „mières.

„Ne nous départons jamais des maximes que

„nous avons reçues de nos pères, et qui ont
 „conservé cet état. Délibérez à loisir ; qu'un
 „instant ne décide pas de vos biens, de votre
 „gloire, du sang de tant de citoyens, de la des-
 „tinée de tant des peuples : laissez entrevoir la
 „guerre, et ne la déclarez pas ; faites vos prépa-
 „ratifs, comme si vous n'attendiez rien de vos
 „négociations ; et pensez que ces mesures sont
 „les plus utiles à votre patrie, et les plus pro-
 „pres à intimider les Athéniens.

Les réflexions d'Archidamus auroient peut-
 être arrêté les Lacédémoniens, si, pour en
 détourner l'effet, Sthénélaïdas, un des épho-
 res, ne se fût écrié sur-le-champ ¹ :

„Je ne comprends rien à l'éloquence ver-
 „beuse des Athéniens : ils ne tarissent pas sur
 „leur éloge, et ne disent pas un mot pour leur
 „défense. Plus leur conduite fut irréprochable
 „dans la guerre des Mèdes, plus elle est hon-
 „teuse aujourd'hui ; et je les déclare double-
 „ment punissables, puisqu'ils étoient vertueux,
 „et qu'ils ont cessé de l'être. Pour nous, tou-
 „jours les mêmes, nous ne trahisons point nos
 „alliés, et nous les défendrons avec la même
 „ardeur qu'on les attaque. Au reste, il ne
 „s'agit pas ici de discours et de discussions ;
 „ce n'est point par des paroles que nos alliés
 „ont été outragés. La vengeance la plus promp-
 „te ; voilà ce qui convient à la dignité de
 „Sparte. Et qu'on ne dise pas que nous de-

¹ Thucyd. l. I. c. 86.

«vons délibérer, après avoir reçu une insulte: c'étoit aux autres à délibérer long-temps avant que de nous insulter. Opinez donc pour la guerre, ô Lacédémoniens! et pour mettre enfin des bornes aux injustices et à l'ambition des Athéniens, marchons, avec la protection des dieux, contre ces oppresseurs de la liberté.»

Il dit, et sur le champ appela le peuple aux suffrages. Plusieurs des assistans furent de l'avis du roi: le plus grand nombre décida que les Athéniens avoient rompu la trêve; et il fut résolu de convoquer une diète générale, pour prendre une dernière résolution.

Tous les députés étant arrivés, on mit de nouveau l'affaire en délibération, et la guerre fut décidée, à la pluralité des voix¹. Cependant, comme rien n'étoit prêt encore, on chargea les Lacédémoniens d'envoyer des députés aux Athéniens, et de leur déferer les plaintes de la ligue du Péloponèse.

La première ambassade n'eut pour objet que d'obtenir l'éloignement de Périclès, ou de le rendre odieux à la multitude². Les ambassadeurs prétextèrent des raisons étrangères aux différends dont il s'agissoit, et qui ne firent aucune impression sur les Athéniens.

De nouveaux députés offrirent de continuer la trêve: ils proposèrent quelques conditions, et se bornèrent enfin à demander la

¹ Thucyd. lib. I. c. 125. ² Id. ibid. I. I. c. 126.

révocation du décret qui interdisoit le commerce de l'Attique aux habitans de Mégare¹. Périclès répondit que les lois ne leur permettoient pas d'ôter le tableau sur lequel on avoit inscrit ce décret. «Si vous ne le pouvez ôter,» dit un des ambassadeurs, «tournez-le seulement: vos lois ne vous le défendent pas².»

Enfin, dans une troisième ambassade, les députés se contentèrent de dire: «Les Lacédémoniens desirent la paix, et ne la font dépendre que d'un seul point. Permettez aux villes de la Grèce de se gouverner suivant leurs lois³.» Cette dernière proposition fut discutée, ainsi que les précédentes, dans l'assemblée du peuple. Comme les avis étoient partagés, Périclès se hâta de monter à la tribune. Il représenta que suivant les traités, les différends élevés entre les villes contractantes, devoient être discutés par des voies pacifiques; et qu'en attendant, chacune devoit jouir de ce qu'elle possédoit. «Au mépris de cette décision formelle,» dit Périclès, «les Lacédémoniens nous signifient impérieusement leurs volontés; et ne nous laissant que le choix de la guerre ou de la soumission, ils nous ordonnent de renoncer aux avantages que nous avons remportés sur leurs alliés. Ne publient-ils pas que la paix dépend uniquement du décret porté contre Mégare?

¹ Thucid. ibid. c. 139.

³ Thucyd. ibid.

² Plut. in Peri. p. 168.

»et plusieurs d'entre vous ne s'écrient-ils pas,
 »qu'un si foible sujet ne doit pas nous enga-
 »ger à prendre les armes? Athéniens, de tel-
 »les offres ne sont qu'un piège grossier; il
 »faut les rejeter, jusqu'à ce qu'on traite avec
 »nous d'égal à égal. Toute nation qui prétend
 »dicter des lois à une nation rivale, lui pro-
 »pose des fers. Si vous cédiez sur un seul
 »point, on croiroit vous avoir fait trembler;
 »et, dès ce moment, on vous imposeroit des
 »conditions plus humiliantes ¹.

»Et que pouvez-vous craindre aujourd'hui
 »de cette foule de nations qui diffèrent au-
 »tant d'origine que de principes? Quelle len-
 »teur dans la convocation de leurs diètes! quel-
 »le confusion dans la discussion de leurs inté-
 »rêts! Elles s'occupent un moment du bien gé-
 »néral; le reste du temps, de leurs avantages
 »particuliers. Celles-ci ne songent qu'à leur
 »vengeance; celles-là, qu'à leur sûreté; et pres-
 »que toutes, se reposant les unes sur les au-
 »tres du soin de leur conservation, courent,
 »sans s'en apercevoir, à leur perte commu-
 »ne ².

Périclès montroit ensuite que les alliés du
 Péloponèse, n'étant pas en état de faire plusieurs
 campagnes, le meilleur moyen de les réduire,
 étoit de les laisser, et d'opposer une guerre de
 mer à une guerre de terre. Ils feront des
 »invasions dans l'Attique; nos flottes ravage-

¹ Thucyd. lib. I. c. 140. ² Id. lib. I. c. 141.

»ront leurs côtes: ils ne pourront réparer leurs
 »pertes, tandis que nous aurons des campa-
 »gnes à cultiver, soit dans les îles, soit dans
 »le continent. L'empire de la mer donne tant
 »de supériorité, que si vous étiez dans une
 »île, aucune puissance n'oseroit vous attaquer.
 »Ne considérez plus Athènes que comme une
 »place forte, et séparée, en quelque façon,
 »de la terre; remplissez de soldats les murs
 »qui la défendent, et les vaisseaux qui sont
 »dans ses ports. Que le territoire qui l'entou-
 »re vous soit étranger, et devienne sous vos
 »yeux la proie de l'ennemi. Ne cédez point à
 »l'ardeur insensée d'opposer votre valeur à la
 »supériorité du nombre; une victoire attire-
 »roit bientôt sur vos bras de plus grandes ar-
 »mées; une défaite porteroit à la révolte ces
 »alliés que nous ne contenons que par la for-
 »ce. Ce n'est pas sur la perte de vos biens
 »qu'il faudroit pleurer; c'est sur celle des sol-
 »dats que vous exposeriez dans une bataille.
 »Ah! si je pouvois vous persuader, je vous
 »proposerois de porter à l'instant même le fer
 »et la flamme dans nos campagnes, et dans
 »les maisons dont elles sont couvertes; et les
 »Lacédémoniens apprendroient à ne plus les
 »regarder comme les gages de notre servitu-
 »de ¹.

»J'aurois d'autres garans de la victoire à vous
 »présenter, si j'étois assuré que dans la crain-

¹ Thucyd. lib. I. c. 143.

te d'ajouter de nouveaux dangers à ceux de la guerre, vous ne cherchez point à combattre pour conquérir; car j'apprends plus vos fautes, que les projets de l'ennemi.

Il faut maintenant répondre aux députés
1.° que les Mégariens pourront commercer dans l'Attique, si les Lacédémoniens ne nous interdisent plus, ainsi qu'à nos alliés, l'entrée de leur ville: 2.° que les Athéniens rendront aux peuples qu'ils ont soumis la liberté dont ils jouissoient auparavant, si les Lacédémoniens en usent de même à l'égard des villes de leur dépendance: 3.° que la ligue d'Athènes offre encore à celle du Péloponèse, de terminer à l'amiable les différends qui les divisent actuellement ¹.

Après cette réponse, les ambassadeurs de Lacédémone se retirèrent; et de part et d'autre on s'occupa des préparatifs de la guerre la plus longue et la plus funeste qui ait jamais désolé la Grèce*. Elle dura vingt-sept ans²; elle eut pour principe l'ambition des Athéniens, et la juste crainte qu'ils inspirèrent aux Lacédémoniens et à leurs alliés. Les ennemis de Périclès l'accusèrent de l'avoir suscitée. Ce qui paroît certain, c'est qu'elle fut utile au rétablissement de son autorité.

Les Lacédémoniens avoient pour eux les Béotiens, les Phocéens, les Locriens, ceux de

¹ Thucyd. l. I. c. 144. née 431 avant J. C.
² Au printemps de l'an. ² Id. l. 5. c. 26.

Mégare, d'Ambracie, de Leucade, de Anactorium, et tout le Péloponèse, excepté les Argiens qui observèrent la neutralité ¹.

Du côté des Athéniens étoient les villes Grecques situées sur les côtes de l'Asie, celles de la Thrace et de l'Hellespont, presque toute l'Acarnanie, quelques autres petits peuples, et tous les insulaires, excepté ceux de Mélos et de Théra. Outre ces secours, ils pouvoient eux-mêmes fournir à la ligue 13,000 soldats pesamment armés, 1200 hommes de cheval, 1600 archers à pied, et 300 galères: 16,000 hommes choisis parmi les citoyens trop jeunes ou trop vieux, et parmi les étrangers établis dans Athènes, furent chargés de défendre les murs de la ville, et les forteresses de l'Attique ².

Six mille talents* étoient déposés dans la citadelle. On pouvoit, en cas de besoin, s'en ménager plus de 500 encore**, par la fonte des vases sacrés, et par d'autres ressources que Périclès faisoit envisager au peuple.

Telles étoient les forces des Athéniens, lorsqu'Archidamus, roi de Lacédémone, s'étant arrêté à l'isthme de Corinthe, reçut de chaque ville confédérée du Péloponèse, les deux tiers des habitans en état de porter les armes ³, et s'avança lentement vers l'Attique,

¹ Thucyd. lib. 2. c. 9. quatre cents mille livres.
Diod. Sic. l. 12. p. 99. ** Deux millions sept
² Id. ibid. c. 13. Diod. cents mille livres.
Sic. ibid. p. 97. ³ Thucyd. lib. 2. c. 10.
* Trente-deux millions